

## CHAPITRE II

Louis-Marie Grignon au collège des Pères Jésuites de Rennes. — Ses études, ses talents, ses vertus. — Sa vocation à l'état ecclésiastique.

(1685-1693)

C'est en l'année 1685 que le jeune Grignon prit le chemin de Rennes pour y faire ses études au collège des Pères de la Compagnie de Jésus<sup>1</sup>.

A l'époque où il y entra, plus de deux mille étudiants suivaient les cours, et la classe dans laquelle il fut admis ne comptait pas moins de quatre cents élèves.

Ce nouveau milieu n'était pas sans danger pour le pieux adolescent. On le comprendra sans peine, si l'on considère qu'il n'y avait point alors d'*internats*, et que les élèves, logeant tous en ville, pouvaient facilement, une fois les cours terminés, échapper à la surveillance des maîtres et à leur protection tutélaire.

Louis-Marie avait à Rennes un oncle maternel qui remplissait les fonctions de prêtre-sacriste à l'église de

<sup>1</sup> L'ancien collège des Pères Jésuites de Rennes est aujourd'hui devenu le lycée, et leur chapelle, l'église paroissiale de Toussaint.

Saint-Sauveur. Tout porte à croire qu'il prit pension chez lui pendant ses années de collège, et retrouva en ce digne ecclésiastique quelque chose de la vigilance et de la tendresse de sa mère.

Le P. Descartes, dont il fit choix pour diriger sa conscience, ne l'eut pas plus tôt connu qu'il le prit en haute estime et lui donna toute son affection. Ce fut la même chose pour tous les maîtres dont il suivit les leçons. Tous n'eurent pas de peine à le distinguer parmi ses condisciples, non seulement à cause de son application et de la supériorité de ses talents, mais surtout à cause de sa piété et de ses vertus. Aussi bien le proposèrent-ils bientôt à tous leurs élèves comme un modèle accompli du jeune étudiant.

Quelle fut la vie intime de Louis-Marie durant les sept ou huit années qu'il passa à Rennes sous la direction des Pères Jésuites ? Elle fut, sans doute, une vie d'étude dont il profita pour orner son intelligence de toutes les connaissances utiles à sa vocation ; elle fut surtout une période décisive pour sa formation spirituelle.

*La solitude est la patrie des forts... là Dieu parle et agit en eux ; il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises*<sup>1</sup>. C'est ce que comprit de bonne heure notre jeune étudiant.

Donc, pour travailler plus efficacement à dompter la nature et laisser ensuite Dieu agir en lui en toute liberté, il sut se faire une véritable solitude au sein même de la capitale de la Bretagne. Il y passa comme un inconnu, heureux d'y vivre seul, sous le regard de

<sup>1</sup> Le P. de Ravignan.

Dieu seul, et de marcher en sa présence pour devenir parfait.

« Quoique nous ayons fait ensemble nos humanités sous le P. Camus, dit M. Blain, l'un de ses condisciples, je ne commençai à le connaître que lorsque nous étions en rhétorique, sous le P. Gilbert ; parce que M. Grignon était fort retiré et n'avait pas de commerce avec les autres écoliers. »

Ainsi qu'il l'avoua lui-même en plusieurs circonstances, il tenait de son père un naturel violent et irascible, et *il eût été l'homme le plus terrible de son siècle, si Dieu l'eût destiné pour le monde*. Or c'est précisément pendant ces années calmes et silencieuses de ses premières études qu'il parvint, non sans d'héroïques efforts, à réformer complètement son caractère, à maîtriser sa volonté, à donner enfin à sa physionomie, à son maintien et à tous ses actes l'empreinte de la douceur la plus inaltérable.

Saint François de Sales avait fait la même chose avant lui.

Dans cette tâche difficile il trouva un puissant secours dans sa tendre dévotion envers celle que l'Église appelle *notre douceur*<sup>1</sup>, *douce entre toutes* les créatures, et à qui elle demande *de nous rendre doux et chastes*<sup>2</sup>. C'est d'elle qu'il apprit cette douceur et cette modestie extraordinaires dont il ne se départit jamais ; d'elle encore, cet amour de la belle et blanche vertu qu'il cultiva toujours dans son âme avec un soin jaloux.

Il aimait tant sa *bonne Mère*, qu'en allant au collège

<sup>1</sup> « Vita, dulcedo et spes nostra... » (*Salve, Regina.*)

<sup>2</sup> « Inter omnes mitis. — Mites fac et castos. » (*Ave, maris stella.*)

ou en en revenant, c'était pour lui un bonheur de saluer en passant une de ses images antiques et miraculeuses vénérée dans l'église de Saint-Sauveur. Quelquefois sa visite se prolongeait pendant une heure entière, et cependant ces instants passés aux pieds de sa Mère lui paraissaient toujours trop courts.

Une admirable institution de saint Ignace pour la préservation de la jeunesse écolière, c'est *la congrégation de la Sainte-Vierge*. De tout temps, les Pères Jésuites ont utilisé ce puissant moyen dans leurs collèges et en ont recueilli des fruits abondants et merveilleux.

Le collège de Rennes possédait sa congrégation de la Sainte-Vierge, et le jeune Grignon était tout désigné d'avance pour en faire partie.

« Dès qu'il eut passé les premières classes des humanités, dit M. de Clorivière, sa vertu lui mérita d'être reçu dans la congrégation. C'était une assemblée où l'on faisait profession d'honorer la sainte Vierge d'un culte particulier. Elle était composée de tout ce qu'il y avait de plus fervent parmi les écoliers ; tous les moyens spirituels y étaient employés pour les porter à la perfection : de pieuses exhortations, la lecture de bons livres, la récitation de l'office de la sainte Vierge, la beauté du culte extérieur, l'oraison mentale et l'usage fréquent des sacrements. On voyait, chaque année, une foule de jeunes gens sortir de ces congrégations pour se consacrer au service des autels ; et ceux qui restaient dans le monde en étaient, d'ordinaire, l'édification.

« Ce fut une grande joie pour M. Grignon de se voir attaché par des liens plus étroits à celle qu'il avait toujours regardée comme sa mère ; et personne ne

fut jamais plus fidèle que lui à remplir des engagements qui s'accordaient si bien avec son goût pour la piété. »

A ces exercices spirituels le fervent écolier était heureux de joindre encore, de temps en temps, ceux de la charité chrétienne.

« Il y avait alors à Rennes, continue le même auteur, un saint prêtre nommé Bellier, qui rassemblait chez lui quelques jeunes gens à qui il faisait des conférences de piété et qu'il envoyait ensuite dans les hôpitaux pour y servir les pauvres, leur faire la lecture et leur apprendre le catéchisme. Louis Grignon fut du nombre de ceux qui venaient recevoir ses leçons, et ce fut sans doute à cette école qu'il conçut le goût qu'il conserva toute sa vie pour le service et le soulagement des pauvres dans les hôpitaux. C'était là son occupation, les jours qui n'étaient point destinés à l'étude. »

Entre temps, pendant les récréations et les jours de congé, il aimait aussi à s'exercer dans l'art du dessin pour lequel il avait d'excellentes dispositions naturelles. Ses historiens racontent qu'un jour, ayant montré un crayon de sa façon, où était représenté l'enfant Jésus jouant avec le petit saint Jean, à un conseiller du parlement qui vint dans la maison de son père, ce magistrat le trouva si bien réussi qu'il lui en donna un louis d'or pour ses pauvres.

Ce talent de dessinateur, qu'il ne cultiva guère que par manière de délassement, ne lui fut pas inutile plus tard, dans ses missions, pour l'érection des souvenirs, la restauration des églises et chapelles, et la décoration des autels. La suite de cette histoire en fournira plus d'une preuve.

Louis Grignon était déjà lancé dans les œuvres de la charité chrétienne, pour lesquelles il se sentait fortement incliné, quand ses parents vinrent habiter Rennes. Une nouvelle charge s'imposa dès lors à sa charité, celle de servir de précepteur à ses frères et à ses sœurs. Avec quel zèle il remplit ce vœu de ses parents, on le devine aisément par les résultats obtenus. Ses leçons et ses exemples ne furent pas perdus, en effet, puisque l'un de ses frères se fit dominicain et trois de ses sœurs entrèrent en religion.

Toutefois cette nouvelle occupation, jointe à ses études personnelles, ne lui fit jamais remettre aucune occasion de pratiquer sa vertu favorite, la charité envers les pauvres et les malheureux. Écoutons son condisciple, M. Blain, nous en conter un trait admirable qui suffirait à lui seul à nous révéler la bonté de son cœur.

« Le passage de rhétorique en logique ou philosophie, dit-il, si funeste aux écoliers par la liberté qu'ils ont de se hanter davantage et de n'étudier qu'autant qu'ils veulent, ne servit qu'à l'avancer dans la vertu. Sa grande piété, jusque-là fort cachée, commença à se signaler par un trait de charité des plus remarquables envers un écolier si pauvre et si mal vêtu, qu'il était l'objet du mépris et des railleries des autres. M. Grignon, pour le vêtir, se fit mendiant et ne rougit point de solliciter la charité de ses autres compagnons pour fournir aux besoins de celui-ci. Mais tout ce qu'il put amasser ne faisait que la moitié de la somme nécessaire. Il trouva dans son ingénieuse charité un autre moyen de la remplir en menant le pauvre écolier au marchand, auquel il dit : *Voici mon frère et le vôtre ;*

